



La noire polyphonie du monde

Claude Simon. Dans ses romans qui brisaient le moule traditionnel de la narration, le lauréat du Nobel de 1985 jouait sur les contrastes pour dire les passions et la fureur des hommes.

ALAIN FAVARGER

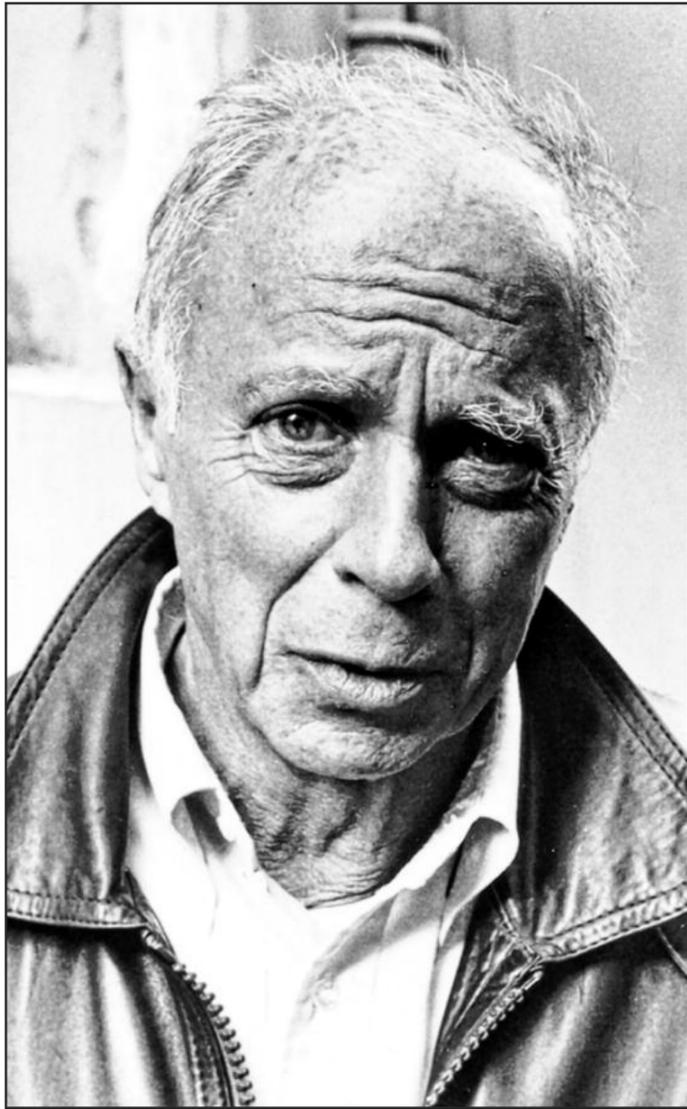
d

De la petite bande des Editions de Minuit qui, à la suite de Joyce, cherchait à révolutionner les formes du roman, il a été le bénéficiaire de la plus haute reconnaissance littéraire. On pourrait lui adjoindre Beckett, autre expérimentateur, également nobélisé, mais devenu célèbre plus par le théâtre que par le roman ou le récit. Claude Simon (1913-2005) n'a jamais été ni ne sera jamais un auteur grand public. Son œuvre, composée d'une quinzaine de romans, a toujours fait plus les délices des universitaires que du commun des mortels, même parmi les plus cultivés.

Voilà des livres qui exigent beaucoup de disponibilité et de patience pour en apprécier l'architecture à la fois complexe et déroutante. Adeptes d'un phrasé long, champion de l'usage du participe présent, cette forme verbale dont il adorait la faculté d'étirer le temps romanesque, Claude Simon aimait la lave, le magma, la lente et inexorable coulée d'un texte porteur de feu. Pour dire quoi au juste? La charge des affects, le poids des souvenirs personnels, la véhémence des sensations les plus intimes, la hantise et les traces des deux guerres mondiales sur le destin des Français. Au premier titre celui de l'auteur lui-même, né en 1913 à Tananarive, dont le père, capitaine de l'armée française, mobilisé au début août 1914, fut fauché dans la Meuse à la fin du même mois.

Une partition complexe

Appelé sous les drapeaux en 1939, le fils eut plus de chance dans la déroute de l'armée française du printemps 1940 puisqu'il fut fait prisonnier, envoyé un temps dans un stalag en Allemagne avant d'être rapatrié en France après avoir réussi à se faire passer pour un Malgache de souche. De ce contraste des trajectoires, de cette imprégnation de la guerre dans l'histoire collective et privée des Français, Claude Simon aura fait le terreau d'une œuvre dense, sophistiquée, aride en apparence, mais aussi poétique et parfois étrangement joyeuse. Une bonne opportunité nous est offerte d'y revenir avec la publication du



Claude Simon (1913-2005): le plaisir, pour le lecteur, de trouver son chemin dans le labyrinthe de l'auteur. NETE GOLDSMITH

second volume de ses œuvres romanesques dans la Pléiade, entouré comme d'habitude d'un somptueux appareil critique. Un premier tome avait paru en 2006, peu après la mort de l'auteur qui avait choisi lui-même l'ordonnement des textes, où l'on retrouvait *La route des Flandres*, sans doute son livre le plus connu.

Cette nouvelle tranche de la Pléiade s'ouvre sur l'un des romans les plus fascinants de l'auteur, *L'Herbe* (1958). C'est le premier texte novateur et expérimental de Simon après trois premiers ro-

mans de facture plutôt classique. Claude Simon fait jouer dans *L'Herbe* pour la première fois sa partition complexe et polyphonique. A l'origine, il y a la réminiscence douloureuse de l'agonie d'une tante aimée comme la mère.

Les images de la vieille dame mourante, Marie, reviennent comme un leitmotiv entêtant. Autour de cet événement s'enroulent, comme une spirale, les histoires des proches de Marie dans une grande demeure provinciale où cohabitent Louise, le personnage clé du livre, et ses beaux-parents Sabine et

Pierre, le frère de Marie. Louise, qui a un amant, finira-t-elle par se séparer de Georges, son mari? A ces interrogations typiques du roman conjugal s'en greffent d'autres, obsédantes. Le contraste entre les belles-sœurs (Marie, restée vierge, et Sabine, flouée par son mari voyage), les hésitations de Louise, l'opposition des destins. Cependant que comme un refrain revient la défaite de 1940, sous le signe de la désinvolture et de l'incompétence des états-majors.

Un désir d'exubérance

Le lecteur lui-même est appelé à démêler les nœuds du récit, à recomposer le puzzle tout en se laissant porter par le lyrisme secret qui soulève le livre. Car, au-delà de la désillusion et de la mort, s'impose ici une forme de foi dans l'exubérance et la vitalité de la nature. A l'image des pages où l'on voit Louise chercher une osmose quasi érotique avec le ciel et les emblèmes d'une végétation bouillonnante. Bien d'autres textes de Simon seront fondés sur cet entremêlement des tropismes individuels (désir, jalousie, frustration) et des trépidations souvent tragiques de l'Histoire. On découvre ou redécouvre ainsi dans ce volume *Les Géorgiques* (1981), un des romans les plus ambitieux de Simon. L'écrivain y juxtapose, dans une prose tour à tour novatrice et classique, la grande Histoire (à travers l'itinéraire d'un de ses aïeux, conventionnel devenu général d'Empire) et les mésaventures plus modestes d'un volontaire de la guerre d'Espagne et d'un cavalier dans la débâcle de 1940.

A relire aussi *L'Acacia* (1989), qui reprend avec vivacité l'antienne du traumatisme des guerres mondiales dans la conscience française. Avec toujours pour le lecteur le défi de décrypter l'étrangeté d'un texte touffu à l'extrême, de trouver son chemin dans un labyrinthe qui le renvoie à ses inquiétudes comme au rêve lancinant d'un ailleurs différent. I

> **Claude Simon**, *Œuvres, tome II*, La Pléiade, sous la direction d'Alastair B. Duncan, Gallimard, 1656 pp.

GEORGE ORWELL

Ermite en Ecosse

Dans un beau portrait tout en finesse, Jean-Pierre Martin évoque une facette peu connue de l'auteur du mythique et visionnaire *1984*. Ou comment au lendemain de la Seconde Guerre mondiale l'écrivain décide de se retirer en Ecosse, sur l'île de Jura. Veuf et affaibli par un mal ancien, père adoptif d'un petit garçon de deux ans, le baroudeur s'éloigne de la civilisation moderne, des grandes métropoles, du spectre de la bombe A. C'est le rêve que dans la beauté des Hébrides intérieures, à cultiver son jardin, «Big Brother ne l'atteindra jamais».

Devenu homme de la lande et de la mer, Orwell (1903-1950) y trouve un ballon d'oxygène, une manière d'éloigner ses angoisses. Lui qui a beaucoup bourlingué, soldat en Birmanie, vagabond à Londres et Paris, combattant en Catalogne, enquêteur au pays des sans-logis, correspondant de guerre dans l'Allemagne en ruine, le voilà faisant le pari d'autre chose: vivre d'élevage et de fenaison dans une nature sauvage. Passe aussi en filigrane dans ces pages la figure de Sonia Brownell, le dernier amour, dont on dit qu'elle est le modèle de la Julia de *1984*. Elle ne vint jamais à Jura, mais épousera Orwell trois ans plus tard, rongé par la tuberculose, à trois mois de mourir. AF

> **Jean-Pierre Martin**, *L'autre vie d'Orwell*, Ed. Gallimard, coll. *L'un et l'autre*, 150 pp.

MICHEL JULLIEN

Dans le Paris médiéval

Dans un roman de haute virtuosité descriptive, Michel Jullien nous plonge dans le Paris médiéval des scribes, parcheminiers et autres maîtres en enluminures. Tout le mystère des manuscrits anciens, que l'on se plaît aujourd'hui à contempler dans les musées, voilà qu'un écrivain nous en donne à sentir le poids de patience et d'huile de coude. Mais avant de pénétrer dans les ateliers odoriférants du Paris de Charles V, le lecteur fera un détour par Montfaucon, le grand gibet de la capitale, actif sous près de vingt-cinq rois de France. Là où, quelque part entre la gare de l'Est et les Buttes-Chaumont d'aujourd'hui, furent exposées jusqu'à pourriture et dessèchement complets, les dépouilles des plus vils ou illustres malfrats du royaume. Seuls les hommes, paraît-il, avaient droit à pareil étalage de leur mine patibulaire, après trépas. Les femmes condamnées, elles, étaient enfouies vives à deux pas de là. «Mortes bâclées, pour leurs démerites, sans appareil, étouffées de terre.»

Après cette lugubre entrée en matière, l'écrivain nous entraîne dans les ruelles du vieux Paris pour une évocation, tout aussi hallucinante, de l'atmosphère très monacale de la fabrication du livre avant l'imprimerie. Plus qu'un roman, l'auteur nous donne une suite de tableaux d'une richesse stylistique telle qu'elle étourdit le lecteur et brouille parfois sa vue. Mais le jeu en vaut la chandelle pour mieux comprendre pourquoi le Moyen Age fascine toujours. AF

> **Michel Jullien**, *Esquisse d'un pendu*, Ed. Verdier, 185 pp.

YANNICK HAENEL

Une exigence d'absolu et d'intensité

NATHALIE HERVIEUX

La tension qui s'esquisse en couverture entre le titre *Le sens du calme* et la «boule de feu» hirsute de l'illustration donne la juste mesure de l'intensité poétique offerte par le texte de Yannick Haenel - une œuvre parue initialement dans la collection Traits et Portraits s'inscrivant de fait dans la riche contrainte de «l'autoportrait illustré».

Le «je» qui s'affirme dans ces lignes est animé par une exigence d'absolu et d'intensité qui passe nécessairement par le biais d'une certaine mise en forme: les événements relatés sont marqués par le rituel, vécus à travers la voix qui les énonce tout haut, inscrits sur le papier, gravés dans le bois. C'est un rapport particulier au langage qui est négocié depuis l'enfance: «L'expérience poétique - qui recroise l'existence et les phrases - est devenue

le cœur de ma vie; [...] toutes les expériences, même les plus anodines, s'y rapportent, et font d'elle une vocation.» Le sens du calme constitue de fait l'emblème, plus que l'aboutissement, d'une immuable quête de sens, à la fois en devenir et toujours déjà là.

L'autobiographie de l'homme de lettres convoque des sujets incontournables auxquels Haenel se confronte avec une originalité variable: le rapport au mal et à la mort, au sacré, au silence, aux femmes, au désir et à la solitude comme conditions nécessaires de l'écriture. A mentionner également les séquences moins attendues comme la fascinante rêverie sur l'identité et l'altérité du soi comme visage, brodée à partir d'une photographie de l'auteur. Le tout se déclinant entre des passages narratifs événementiels et d'autres marqués par

une poésie presque mystique qui joue de la densité sensible d'un riche réseau de métaphores.

La lecture, thème canonique s'il en est, trouve une place prépondérante dans l'œuvre. On devine que pour Haenel, lire une œuvre littéraire, picturale, ou sa propre existence, relève d'un geste analogue, puisque la pensée qui les questionne est animée par la même soif de cohérence, le même idéal d'un cosmos poétique dans lequel chaque élément ferait écho aux autres en tant que signes. Ainsi, *Saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert peut faire sens indéfiniment pour et par le lecteur, en s'incarnant dans la logique d'une existence rythmée d'épisodes-clés, peuplée de figures bibliques ou folkloriques et d'auteurs comme Rimbaud, Bataille, Kafka, Nietzsche. Un entrelacs de références

Yannick Haenel
Le sens du calme



culturelles nourri également d'images choisies par l'écrivain pour illustrer son œuvre. Qu'ils soient simplement cités dans le texte ou amplement commentés, ces griffonnages, ces notes manuscrites, ces photos, ces tableaux fétiches entretiennent

tous cette interrelation particulière avec l'auteur: ces images, «C'est elles qui [l]e regardaient». *Le sens du calme* est conçu à la fois comme processus scriptural abondamment commenté, et comme objet littéraire dont le discours ne se veut pas linéaire («je ne vais pas raconter ma vie»). Pourtant, bien que l'auteur revendique une écriture fragmentée en éclairs - en éclats - dont le résultat évoquerait un «vitrail» voire un «kaléidoscope», le caractère extrêmement agencé (et spirituel) de l'œuvre rappelle plutôt la rosace. Esthète de l'existence, Haenel a conscience que toute vie est fiction et l'autoportrait se fait en définitive l'expression privilégiée de ce credo. L'Événement est poétique ou n'est pas. I

> **Yannick Haenel**, *Le sens du calme*, Mercure de France, Traits et Portraits, (Folio), 224 pp.